

Se sentir méditerranéenne... la belle affaire!

par Myriame El Yamani

"**T**oi, ce n'est pas pareil, tu es une Méditerranéenne!" Cent fois, mille fois, je l'ai entendue cette petite phrase. Elle m'a longtemps choquée, attirée, amusée, rassurée. Aujourd'hui, c'était autour d'une table, avec quelques bières et une "gang" de filles, discutant sur la vague de terreur qui a sévi à l'automne, à Paris. Demain, ce sera dans la rue ou n'importe où ailleurs. Elle me frappe toujours de plein fouet, imprévisible, jamais satisfaite.

Elle permet sans doute au monde ordinaire, et extra-ordinaire de me mettre dans une petite case, de jeter un point final à mon désir, rarement inassouvi, de discuter, d'apprendre, d'échanger, de m'enflammer. Pourtant personne ne pense que la petite case peut se dédoubler, avoir un double fond, que parfois tous ces clichés peuvent s'évader.

Que je me révolte contre le sexisme des publicités, soi-disant alléchantes, de femmes, à moitié nues, sévissant dans les pays méditerranéens, contre le machisme de ces petits "noirauds," contre le terrorisme aveugle, vide de sens, des personnes qui confondent arme politique avec désir de vengeance ou impérialisme, je n'ai pas le droit de renier mes origines, de refuser cette étiquette "méditerranée," chargée de chaleur, d'exotisme, de violence verbale.

Je n'ai pas le droit de laisser parfois mes émotions s'exprimer plus vite que mes idées. Je n'ai pas le droit d'être juste fatiguée de me faire renvoyer cette image de belle "brunette," qui "chiale" tout le temps, qui est passionnée, dans un monde où passion est juste égale à folie ou

dérangement. Je n'ai pas le droit de montrer que je peux essayer d'accepter cette différence culturelle et la valoriser, mais qu'elle n'est pas existentielle.

La belle affaire, me direz-vous! Il semblerait qu'il existe dans notre vie des marques au fer rouge, indélébiles, que tu peux traîner comme un fardeau ou supporter sans que cela ne te gêne plus que cela. Mais, imperceptiblement, inlassablement, on te renverra ce miroir aux alouettes, ces images stéréotypées, simplifiées, sans vraiment s'en rendre compte. Il est vrai qu'on ne peut pas toujours philosopher ou réfléchir à ce qu'on véhicule comme idées toutes faites.

Pourtant, pour moi, ça ne veut rien dire, être méditerranéenne. Ce mythe, circulant entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, est aussi stagnant que sa mer, loin d'être évincé. Il faut dire que j'avais mal commencé. Je suis née justement dans les eaux chaudes de cette méditerranée, sur le paquebot allant de Marseille à Tanger, au joli mois de mai. Ma mère est française, mon père était marocain, ma grand-mère paternelle berbère, mon grand-père paternel yéménite.

Le mélange ne pouvait donner qu'une explosion ambulante. C'est sans doute ce qui explique pourquoi je parle beaucoup et fort, surtout avec mes mains et mes yeux, que j'aime sentir les gens proches de moi, les toucher, que je m'habille de couleurs vives, flamboyantes, que j'aime les gazelles au miel, le bordeaux chambré, que j'ai soif de palabres, de soleil et de farniente. Si c'est cela pour vous être méditerranéenne, alors sûrement, je le suis. En tout cas, je le sens.

Pourtant, la méditerranée englobe

tellement de pays, de cultures, de paysages différents, de gens hétéroclites, qu'il me semble difficile de les mettre dans un même bateau. Il existe peut-être quelques caractéristiques communes entre ces peuples, mais elles sont si minimes et si éphémères qu'elles ne peuvent en aucun cas servir de case. Si le gestuel est encombrant, exubérant, la voix tonitruante, la peau du visage tirant sur le brun, les cheveux noirs, en quoi est-ce plus méditerranéen que d'autres traits de ta personnalité, comme ton sourire, ta bonne humeur...?

Pourquoi les gens ont-ils ce besoin de te classifier, te caractériser, t'équitter? Immigrée depuis un an et demi en Acadie, je pensais, avec mon envol vers ce pays soi-disant neuf, pouvoir effacer cette marque indélébile. Il faut croire que ce n'est pas possible, que je ferais partie pour le restant de mes jours de cette catégorie de *migrant(e)s*. Vous savez ceux et celles à qui on ne peut pas mettre d'étiquette, qui sont incapables de répondre en un seul mot à la sempiternelle question: "d'où viens-tu?"

Immigrer dans un pays, quel qu'il soit, est toujours une décision difficile, pas toujours raisonnée, voire jamais. Pourtant, on part, au nom de multiples raisons: politiques, sanitaires, amoureuses... etc. Je ne parle pas bien sûr des réfugié(e)s politiques, qui n'ont pas le choix. Il s'agit pour eux et pour elles d'une question de survie. Ce n'était pas mon cas. Alors, pourquoi partir? Parce qu'on est toujours, en instance de départ, où qu'on soit, que ce mot origines n'a un jour plus de sens, où que tu sois, tu es déjà un(e) immigré(e) dans ton propre pays.

Autrefois on les appelait des nomades, maintenant ils deviennent des immigré(e)s ou plutôt des migrant(e)s, comme les oies sauvages qui périodiquement s'en vont vers des ciels plus cléments. Ces migrations, ces nouveaux départs ne s'effectuent jamais sans heurts, on y perd souvent des plumes, mais l'espoir du nouveau, de l'inconnu, des joies et plaisirs à venir te pousse, t'attire comme un aimant, dont tu ne pourras plus te séparer. C'est comme refaire une nouvelle vie, à chaque nouveau départ. Tu ne te soucies plus du passé, tu veux faire peau neuve, pourtant on te le rappellera à chaque instant, car toi, tu n'as plus ce petit quelque chose, qui te permettra de te fondre dans la masse. Tu personnifies cette différence mythique, encouragée jusqu'à un certain point. Tu n'as plus d'origines, de point d'ancrage, tu seras toujours entre deux eaux.

C'est un peu ce que je ressens, quand on me nomme méditerranéenne. Entre deux eaux! Je me sentais française, pour avoir resté dans ce pays pendant plus de 20 ans et y avoir été marquée culturellement, politiquement, physiquement, psychologiquement... etc. Pourtant, dans ce pays, je ne l'étais pas, de part mon nom d'abord, ensuite mon teint. J'étais "une sale bougnoule"¹. Je n'étais pas non plus une "beur," ces enfants d'immigré(e)s magrébins, de la deuxième génération, qui sont né(e)s en France, mais continuent d'avoir des attaches familiales avec les pays d'origine(?). Je n'étais pas non plus une Marocaine, puisque je ne parle pas arabe et que le seul lien qui pouvait exister avec ce pays — mon père — est mort, lorsque j'étais très jeune. En fait je suis de nulle part et partout à la fois.

Arrivée ici, je redeviens française, parfois "la maudite," avec mon accent, ma grande "gueule," mes manières, mes critiques... etc. On me renvoie sans cesse les mêmes images, les mêmes stéréotypes: la bonne bouffe, le bon vin, le plaisir charnel, les vieux pays, avec ses vieilles pierres, son charme culturel... etc. Pourtant la France, que je connais est bien différente de ce miroir enjoliveur: on y crève de faim et de froid, quand ça descend en-dessous de 10°C, on tue comme des lapins ceux et celles qui ont la malchance d'avoir le mauvais teint, on se fait écraser par une bureaucratie administrative, on "magouille" de tous les bords et dans tous les sens pour survivre à la crise, on continue de jouer les colons et les bien-fauteurs en Afrique, on augmente sans problème les sites nucléaires... etc.

Tous ces miroirs, qu'ils soient enjoliveurs ou déformants, quand aura-t-on

fini de me les présenter, de me les soumettre pour que je m'y soumette? Quand les Canadien(ne)s vont-ils cesser de parler au nom de leurs immigrant(e)s, du moins au nom de ceux et celles qui ne font pas de bruit dans la mosaïque culturelle et dont ils apprécient l'exotisme, le savoir-faire et la présence. Quand pourront-ils comprendre qu'on ne transporte plus forcément un chorizo, une tortilla ou un bon Bordeaux dans sa valise, en arrivant ici? Quand saisiront-ils qu'il existe en fait une culture, propre à chaque immigrant(e), qu'elle n'est plus celle de leur pays de naissance ou de leurs soi-disant origines, ni non plus celle du pays d'accueil, qu'elle est justement entre deux eaux, difficilement identifiable et palpable, mais réelle, quotidienne et sûrement riche?

Avez-vous remarqué comment les immigrant(e)s sont des gens pressés, toujours à l'affût de nouvelles expériences, comme s'ils/elles voulaient rattrapper un quelconque retard, comme s'ils/elles voulaient s'intégrer au plus vite, sans se faire remarquer, en faire toujours plus que n'importe quel indigène, comme pour effacer la marque de leur culture en mouvance, sur le point de repartir? C'est un peu comme une spirale, qui n'arrête pas de tourner, qui fuit sans cesse vers de nouveaux rivages, toujours plus captivants et sûrement meilleurs.

Et cette quête d'un impossible rêve n'a plus rien à voir avec le fait de sentir méditerranéenne, d'être accrochée à un statut d'immigrante, de se sentir comme chez soi n'importe où, puisqu'il n'y a plus de chez soi. Cette différence qu'on te renvoie, qu'elle soit culturelle ou personnelle, n'est plus en fait qu'une différence d'un état de migrant(e) à celui de sédentaire.

¹ Nom péjoratif donné aux immigré(e)s magrébins en France.



TORONTO
WOMEN'S BOOKSTORE

BEYOND THE VEIL: MALE-FEMALE DYNAMICS IN MODERN MUSLIM SOCIETY

Fatima Memissi
\$22.95

WOMEN OF THE MEDITERRANEAN

edited by Monique Gadant
\$15.95

WOMEN OF THE SHADOWS: A STUDY OF THE WIVES AND MOTHERS OF SOUTHERN ITALY

\$10.50

FLIGHT AGAINST TIME

Emily Nasrallah
Translated (from the Lebanese) by Issa J. Boullata
\$12.95

73 HARBOR STREET
TORONTO, ONTARIO, M5S 1G4
(416) 922-8744 • MONDAY THROUGH SATURDAY 10:30 TO 6:00 • FRIDAY 10:30 TO 8:00 • WHEELCHAIR ACCESS